

Michel-Constant

Quand vient le moment de naître encore

à Paris de 1967 à 1977

Roman

L'auteur

Michel-Constant peint, dessine, sculpte, écrit. Ses œuvres sont dans des musées de France : Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, Musée des Beaux-Arts de Saintes, Musée postal à Paris et dans les collections privées du monde entier.

Du même auteur,

Editions la Poste

Portraits de régions, La France à vivre (2003)

Editions Michel Constant

Promenade en Périgord (2007)

Promenades en Grèce, septembre 2015, EGINE (2016)

Promenades en Grèce, juin 2015, EGINE (2016)

Promenades en Grèce, juillet 2015, EGINE (2016)

TOUT DROIT DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE TRADUCTION RESERVES POUR TOUS PAYS

© 2016 MICHEL CONSTANT

www.aartakana.com

Publié chez Bookelis

On peut défaire n'importe quel bonheur
par la mauvaise volonté.

Alain, Mars ou la guerre jugée

1

J'aime ma famille. C'est facile. Ma famille est simple et moderne avec seulement moi, ma mère, ma sœur, mon père. Je m'appelle Denis. Mon père peint des toiles tous les dimanches. Ma mère pense qu'elle est l'épouse d'un artiste. Elle est crédule et douce. Ma sœur est incroyable. J'étudie à la Faculté de Lettres.

Je n'ai jamais rencontré un être aussi stupide que mon père. Il travaille chez un architecte où il reproduit à longueur d'année les plans du même type de maisons. Il passe ses loisirs à peindre des tableaux de fleurs qu'il vend à ses parents et amis et amis des amis. Il m'appelle Nini et cela m'énerve.

Ma mère est une sainte femme. Elle est heureuse lorsqu'elle fait plaisir aux autres et à son Bon Dieu. Elle va souvent à la messe. Elle est toujours avec les vainqueurs et a le talent de voter pour le gagnant, dès le premier tour. Elle a ainsi élu Charles de Gaulle et Georges Pompidou. Elle admire la Reine d'Angleterre et le Roi des Belges. Elle aime servir mon père. Elle lave les culottes de ma sœur. Elle me tricote des gilets avec des fermetures Éclair. Elle est très belle.

Ma sœur est disponible pour n'importe quel homme mûr qui a de l'argent. Cela lui apporte une vie confortable. Elle à l'art de s'offrir pour se vendre. Elle lit des bouquins de culs, sans plaisir, seulement pour comprendre la psychologie masculine. Elle m'appelle Poupou car ainsi elle me met en rage.

J'ai choisi les études littéraires. Les maths, je n'y comprends rien. C'est une matière puérile qui se moque de l'imagination. J'ai soutenu une thèse sur la géographie de l'Italie du Sud. Les fleurs peintes à l'huile des dimanches de mon père m'aident financièrement. Je travaille comme maître assistant à l'Université de Paris.

Mon père est un petit homme nerveux. Il se parfume à la fougère. Le poil de la poitrine lui remonte sur le cou. Ses jambes sont velues et sèches. Ses pieds sont blancs et sentent le savon parfumé qu'emploie ma mère. Son gros orteil est énorme. Les ongles sont jaunes. Son pied ressemble à un topinambour. Il aime les chaussures étroites, noires et pointues. Debout, il ne peut faire toucher ses genoux, à cause de l'arc de ses fémurs. Sa cuisse est creuse. Les samedis, ma mère extirpe, avec l'ongle du petit doigt, les poils qui y restent lovés sous la peau. Après, ils s'enferment dans leur chambre et soupirent. Ma sœur dit que mon père est monté comme un âne.

Il a le ventre plat et l'ombilic protubérant. C'est un sportif. Il ne sait pas sourire. Sa barbe, rasée au plus prêt, reste bleue. Les joues ont la couperose, de naissance. Son front est large, droit, haut. Il en est fier car on le croit intelligent. Ses oreilles sont pointues, ses yeux marrons et cernés, enfoncés dans leur orbite. Les sourcils frisent. Les cheveux sont noirs, épais, gros, raides, luisants. Il a cinquante ans et se prénomme Fabien. Ma sœur l'appelle Papa Jules et il en est très heureux.

Le matin des dimanches, il fait du vélo. Avec des copains, il roule autour du polygone de Vincennes. Il ne tombe jamais. Il porte une tenue spéciale, des culottes en peau de chamois noires,

un maillot collant bleu et blanc, un casque en boudins de liège, des gants sans doigt et des chaussures rouges. Mon père se moque de moi parce que je ne peux pas tenir en équilibre sur son engin. C'est vrai que le moindre effort sportif me donne des palpitations d'angoisse.

Fabien, donc, travaille à la Société Générale Française d'Architecture Modulaire, la Sogéfram. Il a droit à un mois de congés payés annuels. Il travaille cinquante heures par semaine. Il est assujéti à la Sécurité Sociale. Il cotise à une mutuelle des Cadres et à l'Association générale des institutions de retraite des Cadres (AGIRC). Il est syndiqué et adhère à la Confédération Générale des Cadres (CGC). Il fait beaucoup d'achats à la Fédération Nationale d'Achat des Cadres (FNAC). D'évidence, il est Cadre. Ma mère ne travaille pas.

Il travaille à la Sogéfram depuis 1964, après avoir été quinze ans à La Perpendiculaire, où il était entré après la guerre et après l'école Boule. C'est quelqu'un.

La Sogéfram est une société américaine. En tant que dessinateur chef mon père a sous ses ordres douze dessinateurs. Il a une secrétaire, Monique. Il dispose d'un bouliste, homme de peine, chauffeur, préposé au courrier et aux courses, Yves. L'an dernier, il a reçu la Médaille pour l'excellent rendement de son équipe et gagné un voyage au siège social international de l'entreprise, à Philadelphie, aux États Unis.

Son travail est complexe. Il sait intégrer avec autorité les données techniques relatives à la construction des maisons. Une maison est une accumulation de modules de base, adaptés à sa région, qui tiennent compte de nombreux facteurs, tels que l'ensoleillement, les vents, l'âge des futurs occupants, leurs habitudes sexuelles, culinaires et j'en passe. Il a pour autre occupation principale de répartir les tâches à ses dessinateurs de telle façon que l'équipe ait toujours du travail en attente. Cette méthode est un stimulant et une preuve que ses équipiers ne

travaillent jamais assez vite. Il aime le progrès, surtout évidemment, en matière d'habitat et d'urbanisme. Le progrès engendre la propreté et l'efficience, obligeant de changer de maison tous les vingt ans. Celles de la Sogéfram sont prévues pour durer dix-neuf ans.

« Fourastié, dit mon père, est un génie, Pauwels un guide, Illich un malade rétrograde. »

Fabien, mon père, est pour l'ordre moral, le béton, les jardinières arrosées et entretenues automatiquement. Les syndicats sont bolcheviks, sauf celui des cadres de sa société, qui est l'ami de la Sogéfram. Les associations de consommateurs sont à la solde de Moscou.

Fabien, aimant le progrès, doit en jouir et nous en faire profiter. Avec ma mère, début 1967, sans les enfants, qui sont restés à Paris, il a déménagé pour un pavillon de quatre pièces de grand confort à Marne-la-Vallée, avec vue sur le futur parc du Ru Maubuée. Le progrès est une poésie. L'ancienne adresse était de la prose :

Monsieur et Madame Velourse Fabien, x, rue de Bagnolet, Paris Vingtième.

La nouvelle s'étale en vers, et Mallarmé, notre parnassien de Paris, n'eut pas mieux trouvé.

Monsieur et Madame Fabien Velourse

Fraise huit,

Remise aux fraises de l'Arche Guédon

Marne la Vallée.

La remise aux fraises est une réalisation de la Sogéfram. Mon père a eu des facilités, des prêts favorables. Pour fêter sa crémaillère, le patron européen est venu et a offert, au nom du très grand boss de Philadelphie, un diplôme écrit en latin. Il a baisé la main de ma mère, à l'américaine.

Les Français sont lents face au progrès. Il a fallu un an pour que mes parents aient leurs premiers voisins, des expulsés du

onzième arrondissement. Ce jour-là, ma mère abandonna ses somnifères. Elle avait cru devenir folle, seule au milieu de quarante maisons vides, gardées par un ancien para d'Indochine unijambiste et deux chiens policiers. Pour passer le temps elle l'invitait souvent à prendre un café crème, arrosé de Calva. Ils jouaient aux dames.

Mon père nage dans le bonheur de la qualité de la vie du progrès urbain. Cinq jours par semaine, il voyage. Il prend sa voiture pour aller au travail. Il a un cabriolet Peugeot trois cent quatre. Les bureaux et les ateliers de création de la Sogéfram sont dans la jeune tour Gamma, à un bras de l'horloge de la gare de Lyon, à Paris. Depuis la tour où il bénéficie d'une place pour parquer, l'accès à Marne la Vallée est très rapide, une fois passés les embouteillages de la Porte de Bercy, de Charenton, de Joinville, de Brie, de Noisy-le-Grand. Là, un bout d'autoroute de ce qui sera demain A4, permet d'arriver aux Fraises en quelques secondes. Le garage du pavillon possède une porte coulissante, que ma mère fait peut faire rouler quand mon père klaxonne.

La France, grâce aux Américains, n'est plus un pays sous-développé. Entre la tour Gamma qui domine les quais de la Seine et les voies de l'ancien P.L.M., et son pavillon de banlieue, au milieu des pelouses sans clôture, mon père vit dans un avenir lumineux, fleuri, vert et net. L'autoroute partira du centre de Paris et sera payante, pour sélectionner. Elle sera d'une beauté paradisiaque et écologique. Solide, puissante, aérienne et légère, elle traversera dans un sillon de verdure, le futur jardin de Bercy, le Bois de Vincennes. Elle surplombera la vallée de la Marne et les danseurs de chez Gégène. Elle caressera le futur Parc du Tremblay et par sa trémie nord, dans une courbe gracieuse, elle entrera dans la radiale sud de Marne-la-Vallée ou Marne-la-Vie.

Mon père, sur le terminal du grand ordinateur de la Sogéfram, plante les maisons, des arbres et des forêts, où, aujourd'hui, il

n'y a que boues, déchets et détrit. Il sait. L'ordinateur le lui a écrit. En 1972, Mon père vit en 1985, quand les parcs du Ru Maubuée, de Noisel, des Fraises, seront terminés. Le Centre de santé jouxtera le centre de vie infantine. La voie sera royale entre la maternité et la maternelle. Mon père dit :

« Il suffira de traverser un parc, pour faire un bon dans la vie vers les écoles primaires et le collège d'enseignement secondaire, le lycée et la faculté. Les horizons de Marne découperont les toits alignés et ordonnés jusqu'à l'infini. Le lierre, avec force, recouvrira le château d'eau babylonien. Ce château d'eau symbole, qui comme un cœur, dispensera une eau purifiée dans le plus petit des appartements ou dans la plus simple maison, dans les plus tendres toilettes cachées dans le plus grand des immeubles, dans la plus petite des pièces, en contact étroit avec les corps, à la croisée des vies. L'avenir est béton brut, béton peint, béton habillé de carrelages, béton crépi, béton couvert d'ampélopsis, empli de terres fines rapportées et de fausses pelouses. »

En tant que premier client de la Remise aux Fraises, mon père a reçu, en plus du diplôme, le symbole de l'entreprise : un merle siffleur, car « la Sogéfram siffle de bonheur comme un merle ». Ce merle américain est diffusé aux clients méritants, ceux qui savent que la technique peut totalement remplacer la nature imparfaite. L'oiseau est enfermé dans une cage de fils dorés, à droite de la baie vitrée, dans la salle de séjour. Le merle brille sous sa peinture brillante et réaliste. L'artiste a dessiné toutes les plumes, et par une touche bleue, leur a donné du reflet. Le bec est jaune et possède un trou minuscule. Par ce trou, l'oiseau factice siffle. Le merle est sur une branche. De la branche part un fil électrique qui remonte le long de la cage. La fée électricité fait battre les ailes et anime une pompe à air qui souffle dans le trou. Quand mon père appuie sur l'interrupteur, caché derrière le pot de fleurs, le merle siffle. Chaque matin mon père en vérifie

le fonctionnement et réveille les voisins qui, ainsi, ont la révélation qu'ils vivent à la campagne. Une fois lancée, la sirène s'arrête lentement. Le savant sifflement s'essouffle dans un miaulement, à moins qu'on ne l'arrête en tapant sur le bec, car l'homme reste le maître. Quand mon père invite, les convives ont droit à un chant du merle et à un festin de fraises. Le papier peint de la salle de séjour et de la cuisine sont des papiers à fraises. Les tabliers de cuisine de ma mère et de mon père sont imprimés de fraises. Mon père embroche des fraises factices sur des tiges de bambou, et les dispose artistiquement dans un vase au décor de fraises. Il accroche un tableau représentant des fraises posées sur une serviette. Il porte une fraise autour du cou. Il écrit le menu sur un carton. Dans le coin, en haut, à gauche, il a peint une fraise.

Menu fraises

Salade de fraises rouges aux fraises noires,
Fraise de veau à la Béchamel de fraises mures,
Sorbet de fraises au sucre fraise.

Quelques voisines l'imitent. Ainsi se créent les plats régionaux. La grande invention de mon père, qui est le résultat de son savoir, de son esprit prospectif et original, est la salade de fraises. Il prend un kilogramme de fraises pour quatre personnes, les épluche pour enlever les grains indigestes. Il les coupe en tranches dans le sens de la largeur pour faire des rondelles. Cette méthode permet de garder leur parfum et leur onctuosité. Il fait macérer les tranches dans un mélange d'eau, de vinaigre de cidre, de sauce de poisson, de piments doux, pendant deux heures. Ce mélange fait gonfler la rondelle. Il poivre, ajoute une pointe de sel, racle de la noix de muscade, lance du gingembre en poudre, un rien de fenouil. Il glace à la confiture de rose et à l'huile d'olive vierge et cache, au fond, une gousse d'ail enrobée de chocolat. Il recouvre le tout de déchets de truffes fraîches, qu'il appelle les fraises noires. Sa salade est

parfaite quand il y ajoute une pointe de citron. La fraise de veau à la Béchamel de fraises est une variante des tripes à la mode de Caen où la fraise remplace la carotte. Les sorbets de fraises sont surprenants. La fraise congelée fond dans la bouche, donnant une impression de brûlure et de fraîcheur. Mon père les enrobe de sucre glacé chaud. Ma mère, qui adore les fraises depuis qu'elle est à la Remise aux Fraises, se prive, pour laisser sa part aux invités.

Mon père est un rapide peintre de fleurs. Il peint de mémoire. Ce qui lui vaut ce bon mot, dont il est fier :

« Je fais de la peinture abstraite. »

Il sait donner aux fleurs une transparence réaliste. Il maîtrise le flou. Il sait, d'une touche, accrocher des gouttes de rosée sur les pétales de roses, poser des taches de soleil sur les marguerites. Avec des giroflées, il fait des orchidées. Ce qu'il rend avec grand talent, ce sont les mimosas. Il a conçu un pochoir à mimosas. Il torche six grands tableaux de bouquets par weekend, sauf pendant le voyage annuel du couple à Saint-Brévin, dans la nouvelle résidence de la Sogéfram, où mon père a acheté un appartement modulaire avec terrasse. Il sait vendre ses peintures avec un beau cadre ce qui augmente son revenu mensuel moyen. Il n'est pas radin. Il veut être un bon père et par orgueil, il me verse, ainsi qu'à ma sœur, une pension plus que correcte. J'aime cette stupidité qui est intelligence.

Il n'aime pas être dérangé quand il peint mais il adore les spectateurs. Il fait preuve, dans son art, de son sens inné et permanent de l'organisation du travail. Il s'est réservé, dans le pavillon, une pièce qui donne au Nord. La lumière est ainsi naturelle, uniforme, ne gêne pas l'œil. Rue de Bagnole, il faisait son art dans un coin de la cuisine. À Marne, il s'est offert le même meuble mobile de dessinateur qu'à son travail, vert avec des taches rouges, pour faire nature et fraise. Le vert est la couleur de ma mère. Mon père travaille à partir de huit pots de

peinture de couleurs différentes, bleu pervenche, bleu de Prusse, jaune d'or, jaune paille, vert émeraude, rose fraise, terre de Sienne, blanc. Il fait ses séries avec style et élégance, en veston, cravate et souliers vernis. Il ne se salit jamais. Silencieuse et attentive, ma mère le regarde travailler. Quand il change de couleur, elle nettoie ses brosses dans un mélange d'essence à moteur et de térébenthine. Elle les sèche avec un chiffon de coton. Elle se drogue de la bonne odeur.

Les clients de mon père artiste lui font une grande publicité. Ils ont tellement peur d'être les seuls à posséder ses œuvres qu'ils dévergondent les autres. Les économistes parlent de phénomène de démonstration. Il signe ses œuvres B. Velours, Bastien étant son deuxième prénom. Sa technique est si parfaite, qu'une dame non avertie mais qui avait de la culture, crut qu'il s'agissait d'un Bruegel Velours. Mon père est très fier de cette confusion. Il la cultive car il a le sens de la communication.

Mes parents sont heureux de leur réussite et fiers de leurs enfants. Ma sœur a une grande liberté d'âme et d'allure. Elle est délurée et méthodique. Moi, j'habite seul leur ancien appartement de la rue de Bagnolet. Je poursuis mes études dans le confort. Avec moi, l'argent est cultivé et thésaurisé.

Ma sœur a pour prénom Danielle, avec deux L, ainsi l'a voulu mon père. Elle a de grandes et précoces dispositions pour la chose érotique. Gamine, elle m'avait appris à regarder, avec elle, par le trou de la serrure, comment mon père baisait ma mère. Ma mère se couchait sur le dos. Mon père lui fermait délicatement les yeux. Je n'ose pas raconter, surtout avec la

précision d'un historien, le spectacle qui nous captivait. Pour terminer, ma mère prenait une serviette en nid d'abeille qu'elle gardait à la main pendant l'opération et essuyait le ventre, puis la queue de mon père, avec la même précision qu'elle mettait à sécher les pinceaux.

Rue de Bagnolet, en face de chez moi, sur le trottoir qui est toujours à l'ombre, est un vieux bistro, tenu par une vieille, veuve d'un bougnat. Elle est tellement fardée qu'elle fait peur aux enfants. Ses lèvres desséchées sont redressées d'un rouge violent en forme de cœur qui monte jusque sous le nez. Son art du fard est si peu développé, que le rouge gras s'accroche à sa mouche et à une moustache mal rasée. Elle recouvre le visage, mais oublie le cou, d'un fond de teint blanc. Ses pommettes sont peintes en rose. Elle marque le bas des yeux pour rattraper le chute extérieure. Elle part du milieu du nez par un trait horizontal sous lequel elle dessine des cils comme les dents d'un peigne. Le sourcil est totalement épilé. Il est remplacé par un arc de cercle qui monte au milieu du front. Elle se décolore en blonde, mais rarement, aussi a-t-elle une grande plaque grise sur la tête. Elle restaure, le midi, quelques pensionnaires pour un petit prix. Elle se rattrape sur le rouge et le blanc, car ils sont de bons buveurs. Elle fait venir ses blancs pour ses cols de cygne, longs verres étroits, directement d'Alsace.

Elle sert vite, sans trembler et sans faux col. Le client qui ne se décide pas est interrogé par un « tu veux » indifférent. Elle n'oublie jamais la caisse. Les clients la charrient avec ses sous. Elle nettoie le bistro en ajoutant de la sciure. Cela fait litière. Après chaque client, elle passe un coup sur les toiles cirées sans couleur, avec un chiffon humide et gris. Une fois par mois, elle emplît deux poubelles avec la vieille sciure. Les clients sont à l'aise. La sciure, et son odeur, ils connaissent. Le quartier est riche en ébénistes, en encadreurs, en menuisiers, en tapissiers. La Marie se moque de l'ambiance. Les clients s'y emploient.

Tous ont un sobriquet, sujet naturel de plaisanterie. On rencontre Rase-mottes, Pastis, Tourneur, Trou-la-dent (parce qu'il se cure les dents avec son couteau de poche), Bibendum (le logo des pneus gonflables Michelin), Bouchon, Tire-au-cul. L'alcool ouvre l'esprit. Le bistro est profond. Le bar, avec son zinc usé, épais, creusé, inégal, est à droite. Sur les étagères brunies par la graisse et le temps, des bouteilles se sont emmaillotées dans des filets de toiles d'araignées et de poussière. La Marie fait le café par trois litres, sur un réchaud à gaz. Elle sert dans de grandes tasses. En face du bar, une rangée de tables s'aligne le long du mur. Au fond, il n'y a plus d'ordre, par la faute des joueurs de belote qui passent ici les après-midi. Le cannage des sièges a été remplacé par du contre-plaqué. Le poêle de tôle noire, son tuyau qui traverse la pièce, retenu par des fils de fer torsadés, reste toute l'année. Il chauffe rarement. Les murs sont bruns. Le plafond garde des motifs champêtres et une frise de lierre, voilés par la crasse. Quand la nuit arrive, la Marie allume trois ampoules, qui font naître une pénombre rouge.

Elle possède, comme reste du temps de sa splendeur, quand son mari de bougnat vivait encore, une grande cour et un grand local. Elle les loue à un charbonnier, pour ne pas en changer la destination. Il y loge du charbon, du bois, des jerrycans de fuel, des bouteilles de butane, deux camions. Il habite un peu plus bas, boulevard de Charonne, au-dessus du boulanger, qui est son client. Sa femme élève les trois enfants, fait des remplacements à la boulangerie, tient les comptes et le courrier de l'entreprise. Elle est douce et souriante. Elle est très amie avec ma mère. Le matin, après la rentrée des enfants à l'école, elles se rencontraient chez la Marie pour prendre leur café. Le charbonnier s'appelle Jacques. C'est un bel homme. Il est fort, courageux, travailleur, honnête. Il paye ses impôts et ses charges sociales. Il a quatre ouvriers. Il gagne largement sa vie. Lavé, nettoyé et cravaté, il a fière allure. Il couche avec sa femme,

avec la Marie et se fait quelques clientes. C'est le Casanova du quartier, le spécialiste reconnu de l'amour.

Ma sœur a le beau corps de ma mère, en plus maigre. Elle mange moins et elle est plus nerveuse. Elle a le bassin moins large. Elle est plus grande que moi. Elle est ma cadette de deux ans, moins six jours. Elle est née le 11 décembre 1949, le jour de Sainte Danièle. Mon père avait calculé pour qu'on ait le même anniversaire. Mais ma sœur était pressée de venir au monde. Elle a de longues jambes et des chevilles solides. Elle marche en balançant les fesses. Elle est cambrée. Son ventre en est bombé. Ses seins sont hauts et fermes. Elle a un long cou, un visage rectangulaire, un menton ovale. Elle est brune, porte les cheveux longs. Elle a de grands yeux bruns toujours étonnés, des cils fins et qui n'en finissent pas. Elle fait chatte. La bouche est une cerise juste mûre, avec un léger rien d'impératif, d'autoritaire, de méprisant. Son nez est droit, légèrement relevé. Les narines sont larges, palpitantes. Le visage est romantique parce que pâle. Il s'éclaire quand elle sourit entre deux fossettes. Elle les manie avec aisance et charme.

Quand elle eut son brevet, à quinze ans, elle avertit mes parents qu'il ne fallait pas qu'ils se mettent dans la tête qu'elle allait poursuivre des études. Elle voulait vivre. Elle nous expliqua tranquillement, une semaine après l'examen, qu'elle voulait se servir de son corps et de sa tête, qu'elle ne trouvait pas terrible, mais qui avait l'heur de plaire. Elle souhaitait gagner rapidement de l'argent. Mes parents étaient contents. Ma mère comprenait. Mon père était contre les études intellectuelles pour les filles. Je fus le seul à dire qu'elle était folle. Les professeurs s'étonnèrent. C'était une bonne élève, certes moins intelligente et brillante que moi. Elle participait à la classe. On lui proposa un autre Lycée car celui du secteur ressemblait à une prison. Elle refusa. Elle en savait assez pour faire ce qu'elle voulait faire. Elle n'avait pas de métier particulier en tête, elle voulait juste se

perfectionner, pour savoir plaire, être belle, se dégoûter. Il lui fallait savoir protéger son corps et endurcir son cœur. Elle passa les vacances à étudier des rudiments de médecine pratique, de secourisme, d'hygiène et se décida pour un cours privé d'art dramatique. Elle le choisit lié à l'État par un contrat d'association. Elle a du bon sens et une grande prudence dans ses choix.

Les cours étaient dirigés par un comédien de talent un peu oublié, qui jouait à la Comédie-Française. Le professeur était un merveilleux pédagogue. Beaucoup de jeunes artistes s'en recommandaient et sortaient de ses cours pour faire du cinéma. Ma sœur ne voulait pas jouer devant la caméra. Le professeur fit comme si elle n'existait pas. Elle en fut très contente et apprit beaucoup de choses. Elle sut dire un texte, s'y adapter. Elle marcha avec élégance. Elle donna à sa voix des effets et des intonations mesurées. Elle travailla les graves chauds. Elle améliora son sourire, pour plus de douceur et d'harmonie. Elle fut une parfaite comédienne, mais sans scène. Son public était partout. Ainsi préparée, pour se faire les dents, elle ne fit qu'une bouchée de Jacques, le beau marchand de bois et charbon. Elle y apprit à déclencher les passions, et ce qui est plus important encore, à les éteindre.

Les deux années d'art dramatique terminées, elle entreprit mon père pour avoir une chambre indépendante. Elle ne pouvait plus supporter la vie familiale, ma mère était jalouse et je lui faisais de désagréables leçons de morale. Elle obtint ainsi, pour elle et pour moi, qui ne demandais rien, un revenu mensuel.

« Le progrès, dit-elle pour enlever le morceau, n'est pas seulement matériel, il est surtout dans les mœurs. »

L'argument porta, il plaisait à mon père, comme la détermination calme de ma sœur. Nous obtenions tous les deux le salaire minimum interprofessionnel. Ma sœur quitta le foyer. Elle trouva pour commencer, trois mois de vacances gratuites à

Saint-Tropez, dans la villa des parents d'une amie d'art dramatique. Ses lettres furent affectueuses. Je restais chez mes parents et reversais une pension pour le vivre et le couvert. Le fonctionnement était administratif. Mon père était comblé. Il se félicitait d'avoir des enfants si intelligents.

Ma sœur revient en octobre, transformée, rose et doucement bronzée, rayonnante. Elle s'installe dans le deux pièces que mon père a acheté dans un bon immeuble, rue Plachat, près du métro Avron, et qu'il lui loue. Elle se fait peintre en bâtiment, tapissier, décorateur. Elle organise une fête pour la crémaillère avec des tas de filles et de garçons qui paraissent l'adorer. Elle joue la parfaite maîtresse de maison, tellement parfaite qu'elle ressemble à ma mère. Elle est, d'un coup, devenue une femme. Moi, à cette époque j'étais mentalement encore un enfant.

Elle raconte que ses expériences tropéziennes ont été intéressantes, qu'elle a beaucoup flirté, que la faune locale s'intéresse aux filles faciles et déjà faites. Elle n'a trouvé personne qui eut assez de ténacité pour persévérer, percer ses défenses physiques et psychologiques. Dès son retour, parce qu'il lui plaisait, parce qu'elle voulait goûter à ses talents de séducteur, elle attaque Jacques, le charbonnier.

Elle fait la chose avec précision. Ils se connaissent depuis toujours. Maintenant, les regards de Jacques et ses sourires ont changé. Ils sont concupiscent. Elle laisse faire, sans manière, pour qu'il se rende compte, pour qu'il bave d'envie et de désir. Elle a de l'admiration, parce qu'il satisfait une vieille maîtresse qui passe pour fort experte, une femme sympathique, et bien d'autres, que toutes sont heureuses et ne se tirent pas le chignon. Danielle désire bénéficier de tout cela, et par des exercices pratiques acquérir la même dextérité. Elle veut être le mâle. Il est le professeur choisi. Il devra faire l'éducation sentimentale et érotique de la beauté qu'il convoite. Il est dans la force de l'âge. Il est beau. Il ne passe pas pour brutal. Le charbon n'est pas un

handicap. Il met la main aux sacs noirs, mais il se lave. Il gagne de l'argent et doit apporter, sinon le confort que Danielle ne lui demande pas, au moins les cadeaux nécessaires à la conquête d'une jeune fille pure. Danielle, d'entrée de jeu, ne veut rien donner. Elle se vend. Ce qu'elle va vendre est merveilleux. Elle est décidée à se négocier le plus cher possible, à en tirer le plus d'avantages. Il ne devra pas offrir que des cadeaux ou de l'argent. Il devra se livrer, être le prisonnier de l'amour. Il sera le cobaye de cette grande expérience.

Elle veut l'homme, mais aussi la passion. Une passion unilatérale. Celle de l'autre. Pour voir. Pour sentir. Pour réagir. Pour se défendre. Il l'aura, mais elle veut connaître, même avant d'avoir commencé, jusqu'où un homme, un vrai, adulé et conquérant, peut aller.

La réalité dépassa ses attentes. Elle en sut très vite plus que lui, sur elle et sur lui. Ce qui lui confirma que l'intelligence des êtres qu'avait Jacques était limitée. Elle gagna sur toute la ligne et le brisa.

Par habitude et convenance, il fit les premiers pas. Elle attendait. L'attaque pourtant était à la fois brutale et dérobée, en terrain neutre. Un terrain qu'il choisit, au kiosque à journaux, à la sortie du métro, rue de Bagnolet. Elle attendait, depuis un mois déjà, et chaque jour, se mettait en toilette. Pour lui. Il a parlé. Elle a répondu. Distant, mais théâtralement offerte. Il a parlé encore. Elle a écouté trois minutes, a souri, a traversé le boulevard, pour acheter du pain, chez le boulanger, où la femme de Jacques servait. La deuxième fois, il l'accoste au marché, le samedi matin suivant, devant l'étal du tripier.

« J'ai quelque chose pour toi. »

Il lui prend la main, la referme sur une petite boîte rose attachée d'un ruban d'or. C'est son premier cadeau. Un briquet, de marque inconnue, mais de marque. Il lui propose un rendez-vous dans un restaurant de la place de la Nation. Elle refuse. Il

n'obtient qu'un banc public, sur la même place, à six heures du soir. Au bout de la sixième rencontre, après une bague, deux lithographies, une statuette, un vase chinois, une aquarelle, elle accepte le repas, l'alcool et le premier baiser. Elle avait su faire comprendre son goût nouveau pour les objets. Elle se décide à accepter un week-end, avec promesse de sagesse. Elle se donne, parce qu'elle lui fait croire qu'elle est ivre, dans une auberge de Chantilly. Il la trouve pucelle, croît défaillir de joie, oublie toutes ses ficelles de séducteur averti et lui offre, parce qu'elle venait, aussi, de passer son permis de conduire, une petite voiture italienne d'occasion. Il découvre, presque tout seul, que pour la conquérir, il faut de l'art, du luxe, et du Champagne. Il a le sentiment de faire un saut qualitatif. Il croit posséder un bijou de grand prix.

Danielle se plongeait dans ses études pratiques. Elle appréciait les talents de l'homme. Elle se donna totalement et de bon cœur, sans arrière-pensée, et sans réflexion sur l'avenir. Il découvrait l'amour, elle apprenait le corps et la sexualité. Elle jouissait, sans complexe et sans retenue, passive et active. Elle goûtait à tout. Elle cherchait ce qui plaisait le plus à l'homme, posait des questions, n'attendait plus ses initiatives mais en prenait, pour sentir et voir. Elle jouait. Elle parlait, elle criait. Elle était douce, stylée ou grossière. Lui, n'en pouvait plus d'amour. Il lui aurait donné la terre entière. Elle se meublait, avec goût. Pour elle, il faisait les bijoutiers, les meilleurs traiteurs, les antiquaires. Acheter cher et beau lui donnait des érections. Dans les magasins, en cachette ou par surprise, elle se frottait ou le touchait, « pour voir » riait-elle. Ces gamineries les enchantaient. Il y gagnait en compétence, en culture et valeur. Il lui offrit une copie d'un bronze de Bourdelle. Elle n'avait pas de scrupules, car elle savait aussi qu'il était assez malin pour toujours marchander, avoir des prix, visiter les receleurs.

Six mois s'écoulèrent. Consciente de sa force, remise de ses

découvertes érotiques, qui l'avaient ébranlée, elle passa, toujours pour améliorer ses connaissances, à d'autres expérimentations. La première, banale, mais qui pour elle avait beaucoup d'importance a été de se forcer à ne pas jouir mais à le faire croire. L'homme s'y laissa naturellement prendre et elle put, alors, tout à loisir, le diriger, le guider, dans le temps et l'espace, le mener au paroxysme, à l'éclatement le plus total, quand elle le souhaitait. Il l'aima et la désira encore plus. Elle commença à avoir un peu de pitié. Le combat suivant fut psychologique. Lentement elle fit à son amant quelques remarques ironiques sur son comportement de coureur de jupons, sur ses vieilles habitudes, sur sa dépendance.

« Tu as une belle femme, une extraordinaire maîtresse, de beaux coups à droite et à gauche, et tu continues à rendre visite au vieux pot de Marie. Tu fais assistante sociale, mon amour chéri. »

Il se défend en accusé.

« Avec Marie, il y a longtemps que nous n'avons plus d'histoires de cul.

— Pour la Marie, je te crois, vu sa tête et son âge. Mais tu ne peux plus rester avec ta femme, lui consacrer tous tes week-ends, toutes tes nuits, pendant que moi, je suis seule et je m'ennuie. Il faut choisir. Moi, je t'aime.

— J'ai choisi.

— Prouve-le, mon amour. Je suis très patiente et amoureuse, tu le sais. Il faut que tu te décides. »

Les désirs étant clairs, Danielle se doit d'aider Jacques dans sa quête de liberté. Elle a ainsi une stratégie et des tactiques à développer.

1. Le faire rompre de la Marie, brutalement et définitivement, pour le maîtriser,

2. Rendre impossible la situation de la femme de Jacques, ridiculiser l'épouse, pour qu'elle le vire,

3. Enfin, le laisser tomber, après avoir analysé et enregistrer scientifiquement les réactions de l'homme.

Le film se déroule comme l'a prévu le metteur en scène. Danielle va chercher Jacques, un soir, dans le bistro. Elle fait une tragédie, qui insulte à la fois l'amant présumé et la Marie. Elle crie, devant les clients, qu'elle comprend pourquoi il devient impuissant. Les clients, qui bandent chaque fois qu'ils regardent ma sœur, s'amuse beaucoup et savent qu'une telle mésaventure ne leur arriverait pas. Elle a un comportement volontairement ridicule de maîtresse jalouse, idiote et insatisfaite, mais payant. Jacques la suit comme un petit chien, quand elle quitte le bar. Il passe la nuit avec elle, et fait tout pour lui démontrer qu'il est un mâle hors pair.

L'attitude de Danielle a fait comprendre à Jacques ce qu'il devait faire. Il va divorcer, mais à son avantage, car il ne sait encore que gagner. Il ne peut supporter l'idée de verser une pension alimentaire à Francette, sa femme. Il le tolère pour les enfants, mais avec des regrets. Ces conditions le mettent dans un grand embarras. Elles lui font reporter chaque fois sa décision. Il manque aussi de courage pour annoncer la rupture. Il n'ose pas, non plus, demander des délais à Danielle qui le harcèle avec une douce ironie, beaucoup de sourires et des caresses. Il en perd la tête. Francette, qui n'est pas née de la dernière pluie, a depuis longtemps compris. Elle suit les conseils d'un avocat. La première décision qu'il lui fait prendre est d'arrêter ses remplacements à la boulangerie et de se consacrer entièrement et complètement à l'éducation de ses enfants. Il lui a dit d'attendre et de voir venir, d'accumuler les preuves, d'avoir un comportement calme et digne.

Danielle va dans le même sens : le condamner à divorcer. S'il a tout à sa charge, c'est parfait. Son sacrifice en est d'autant plus grand et son amour d'autant plus fort. Plus on donne, plus on attend recevoir. Elle s'affiche avec Jacques, se fait baiser les

fenêtres ouvertes. Elle crie son nom. Elle l'embrasse en pleine rue, le raccompagne chez lui. Au début, il n'était pas tranquille, mais l'absence de remarques et le comportement habituel de Francette l'enhardit. L'avocat fait faire de beaux clichés suffisamment probants, fait rédiger de grands rapports très explicites, recueille de parfaits témoignages et pour couronner le tout fait dresser, par un huissier de justice un constat d'adultère. Francette demande le divorce et la séparation de corps, une pension alimentaire provisoire importante, pour elle, justifiée par son train de vie et les revenus de Jacques, et pour les enfants. Elle garde l'appartement et Jacques se retrouve à la rue. Il loue un studio, rue de Bagnolet.

Danielle ne réussit plus à s'afficher avec lui. Il la fuit au grand jour, pour éviter d'aggraver sa trahison, la harcèle au téléphone. Il lui propose les rendez-vous les plus cachés qui peuvent exister. Danielle refuse et ne l'invite que chez elle. Il la visite à des heures impossibles, après des ruses incroyables pour ne pas être suivi. Elle lui dit pourtant que cela ne change rien et qu'il ferait mieux de s'installer ouvertement chez elle. Comme il tremble, elle passe à la phase suivante, et s'arrange pour n'être jamais libre quand il peut l'être. Elle sort le soir, va danser, va au cinéma, au théâtre, rencontre ses amis, retrouve ses copains, ce qui est manifestement naturel. Ses soirées lui font rencontrer Roland. Elle ne peut pas passer son temps à attendre Jacquot, en épouse docile. Elle joue loin des yeux, loin du cœur. Quand, enfin, n'y tenant plus, Jacques décide de venir vivre chez elle et de braver toutes ses frayeurs juridiques et financières, elle lui explique calmement et gentiment, qu'il est trop tard. Elle l'aime toujours. Il est le seul. Mais elle ne peut l'accepter, avec ses nouveaux amis, qui ont pris des habitudes, qui la croient libre. Il l'avait détaché du monde. Elle ne vivait que pour lui, et par lui. La distance qu'il a mis entre eux l'a condamnée à se divertir. Elle est jeune. Jacques ne comprend pas, lui qui avait tant de

femmes. Il a perdu le goût des conquêtes. On ne lui repasse plus ses chemises. Il n'a plus table garnie quand il rentre. Ses enfants l'évitent. Il a une tête triste et plus du tout d'humour, lui qui avait l'art des gauloiseries. Il porte des sacs qu'il trouve de plus en plus lourds. Il menace. Un soir, il cogne ma sœur. Il oublie de s'excuser. Il s'avilit. Il ne sait plus décider. Il tente de revenir avec Francette. Il demande pardon. Il ne l'obtient pas. Il ne dort plus. Il craque. On se détourne de lui. Il perd quelques bons clients, mais en garde heureusement suffisamment pour continuer. Ses ouvriers et ses livreurs se laissent aller. Il se fait voler et gagne moins. L'avocat de Francette intervient pour lui rappeler ses devoirs et que l'entreprise est autant à Francette qu'à lui, qu'ils vont être obligés de le faire mettre en tutelle.

Danielle a trouvé un remplaçant, d'un autre niveau, d'une autre peinture, moins physique, plus sophistiqué. Il parle bien. Il s'écoute avec satisfaction. Elle découvre la désagréable impression d'être méprisée avec élégance. Elle est l'exutoire, la servante. Elle n'abandonne pourtant pas. Au contraire, petit à petit, elle se fabrique un comportement qu'elle croit adapté à ce genre d'individu naturellement suffisant. Elle s'imagine que dans le métier qu'elle se propose de choisir, c'est ce genre de client, plus ou moins intelligent, souvent puissant, toujours riche ou invité par des gens riches, qu'il va lui falloir conquérir, satisfaire et en recevoir rétribution. Elle l'analyse donc à la loupe. Elle note ses réactions, tente même de créer des psychodrames pour le bien connaître et le prévoir. Elle ne maîtrisa rien et fut emportée dans un système dont elle ne se sauva que par la fuite. Roland, le nouvel amant, est grand, blond, avec une mèche rebelle qui lui cache, quand il n'y prend garde, l'œil droit. Il est légèrement voûté, toujours un peu las. Ce qui lui donne un charme terrible. Il est bien mis, strict, sévère, frivole. Il respire la race. Même sa cambrure des reins, qui lui fait les fesses rebondies, que certains de ses relations appellent son cul

d'archevêque, ne nuit pas à son charme. Ma sœur, qui par moments, à des renvois de midinette, y voit un signe de capacités sexuelles rares. Ce qui est étrange, c'est qu'elle se trompait peu. C'est un vicieux. Elle avait juste assez des leçons du charbonnier pour ne pas passer pour une pucelle. Elle s'adapte et se corrige avec une grande docilité, sans manière et sans hésitation. Prise par ce qu'elle croyait être un des gestes de conquête, elle essaye de se faire offrir des babioles. Il n'offre rien. Il n'a pas l'âge. Il prête son sexe. C'est bien. Les sentiments sont inutiles et néfastes. Il prend son plaisir. Il constate qu'elle s'éclate. Elle est agréable, décorative, garce, juste ce qu'il faut pour poivrer une liaison, son niveau social est inférieur et il juge l'intelligence de sa jeune maîtresse limitée. Elle a du goût pour foutre. Il apprécie sa fraîcheur et s'emploie à la dévergonder.

Le charbonnier baisait à la naturelle. Roland baise au vice. C'est un spécialiste du gadget, du fétiche, de la partouse. Il ne voit rien de sacré dans l'acte. Le corps de Danielle ne suffit pas. Il l'initie aux pénétrations multiples. Il lui faut d'autres corps. Il attend des godes. Il préfère la porcelaine au latex. C'est plus lisse, plus froid et plus dur. Chez lui, c'est toujours la surprise. Il n'avertit jamais. On se mêle à plusieurs. Les sexes se confondent. On se couvre et se découvre.

« Il m'est toutefois arrivé une merveilleuse histoire, me raconta-t-elle. Une nuit où Roland était particulièrement échauffé et nous étions seuls dans son appartement, il va chercher, dans son coffre-fort, un coffret de bois, décoré de roses entrelacées. Il l'ouvre par un secret. Un godemiché en or repose dans un berceau de velours. L'objet est magnifique de réalisme. Les couillons sont gonflés et ridés. Il me dit que je suis autorisée à m'en servir. Je prends l'outil, qui sans être massif, est très lourd. Avec détachement, il me raconte qu'il s'agit d'une œuvre d'art réalisée, en 1721, par un artiste inconnu ou qui n'a pas signé, pour le Régent. Entrée dans sa famille sous l'Empire,

elle aurait été transmise aux aînés, le jour de leur majorité, qu'ils soient, d'ailleurs, fils ou filles et aurait beaucoup servi. Nous avons joué le reste de la nuit. Tu ne peux pas savoir l'impression que procure cet objet, qui se réchauffe rapidement et dont le poids remplace le mouvement. J'avais l'impression d'être riche et éternelle. »

Dans les folles parties qu'il organisait, où l'alcool chargeait les cocktails et où la fumée imprégnait les peaux, Roland voulut lui faire goûter à la drogue. Elle ne fuma que quelques joints. Il ironisa sur son manque d'audace et de noblesse. Toutefois, emportée par l'élan, elle mangea, entre deux petits fours sucrés, des sexes de femmes débordant de spermes mélangés, ce qui la dégoutta. De ces pratiques que Roland appelait jeux et joie de vivre Danielle en revient écoeurée, les traits tirés, le corps usé. Elle sait qu'elle n'est pas faite pour l'orgie et la débauche. Elle n'y trouve rien d'amusant. Elle prend en horreur le sperme et les gâteaux sucrés. Quand elle y pense, elle vomit. Elle se lave, se récure, se noie dans le dentifrice, les bains de bouche et les antiseptiques. Elle est souillée. Elle part trois mois à la montagne, en Bavière, pour respirer, se purifier, se blanchir, marcher, ne parler qu'allemand, changer d'air. Au retour, elle décline les invitations, mais garde les relations, maintient à jour son carnet d'adresses. Elle avait découvert le monde. Les nuits de ce monde ne lui plaisaient pas et ne rentraient pas dans ses schémas. Elle savait maintenant ce qu'elle devait éviter. Pas question de s'avilir, cela ne rapportait rien. Continuer gratuitement était de la folie. Il lui restait l'impression désagréable d'avoir été manœuvrée, utilisée, bafouée, exploitée. Elle avait su retrouver son libre arbitre et son indépendance mais la leçon avait été rude. Il lui restait l'expérience nouvelle et la joie victorieuse de s'être sauvée d'un abîme.

C'est à partir de cette époque que Danielle ne me prit plus pour confident. Elle ne m'en expliqua pas les raisons. Un séjour

en Irlande avait certainement provoqué cet abandon. Ce que j'apprenais par la suite, le fut au cours de nos visites communes chez mes parents. Elle y en parlait en toute liberté. Mon père était tellement admiratif. Ma mère me racontait, quand j'étais absent. Ma sœur ne cita plus jamais de noms. Ils s'appelaient tous Amis, jamais au singulier. Ses activités étaient devenues impersonnelles. Elle avait trouvé sa voie, ses limites, et comme toujours avait su en tirer les leçons. Mon sentiment est que son attitude est devenue proche de l'indifférence ou d'une forme d'humilité intéressée, totalement tournées vers le métier. Je tente ici une reconstitution chronologique de sa démarche. Le stupre collectif la dépasse. Certains raisonnements élaborés aussi. Elle ne comprend pas toutes les plaisanteries. Elle est larguée dans les discussions culturelles ou philosophiques. Elle manque de souplesse d'esprit. Quand elle ne comprend pas, elle découvre qu'il faut sourire. Elle évite que se soit comme une bécasse. Elle décide de lire Quid avec attention. Faute de comprendre, elle peut devenir une encyclopédie. Elle surprend, par ses connaissances. Elle reste superficielle mais aurait réussi à étonner Roland. Pour se fabriquer des plaisanteries elle lit Lui, Adam, et Le Hérisson. Elle se met à devancer les boutades de ses amis et relations. Elle se dérobe. Aussi, à la fin, Roland se vexait-il. Elle a enfin appris à ne pas insister, à ne pas chercher à avoir raison pour avoir raison. De fait, elle paraît savoir beaucoup de choses, avec naturel, humour, tranquillité et sérieux. Elle a particulièrement travaillé ses connaissances en objets d'art.

Sans amant, avec seulement des relations qu'elle se prépare à entretenir, Danielle est donc partie en Irlande pour étudier et s'imprégner de langue anglaise. Elle parle allemand couramment. Cette première langue l'a toujours passionnée. Elle n'a fait qu'effleurer l'anglais. Mon père lui trouve une école à Dublin, plus ou moins liée à la Sogéfram qui panache cours,

immersion dans une famille et apprentissage dans le domaine de la vente de maisons. Elle y reste un an. Y a-t-elle eu des aventures ? Elle n'en dit jamais rien. À son retour, qui coïncide avec sa majorité civile, elle décide de chercher du travail, un travail qui, si possible, la préparera au métier qu'elle s'est fixé. Mon père, toujours son allié, lui trouve une place de visiteuse pour un agent immobilier spécialisé dans les appartements de luxe. Il connaît les coutumes de cette fonction. Danielle se met très vite au niveau et développe ses talents et ses goûts pour les relations individuelles. Les visites sont si bien organisées, que les clients, quand ils sont seuls avec elle, se trouvent tentés, et se font pressants. Elle se dégage en proposant un rendez-vous. Elle avertit qu'elle n'est pas farouche, si on lui offre un cadeau à la mesure de ce que l'on attend d'elle. Elle n'oublie pas non plus la raison de ses visites et fait tout pour convaincre l'acheteur. En marquant bien qu'il ne faut pas mélanger les deux choses. Le patron en est informé, soit par un client, soit par mon père, tellement fier des compétences de sa fille. Ayant un bon sens des affaires, il n'a pas la même conscience professionnelle que ma sœur. Il demande un pourcentage ou un droit de cuissage. Danielle refuse. Elle se retrouve au chômage. Elle avait tenu huit mois. Son fixe, ses commissions, ses cadeaux, cumulés, l'ont mis à l'abri du besoin.

Elle s'est fait de nouveaux amis. Cinq sont devenus fidèles. Ils sont mariés, quadragénaires, ont le cœur sur la main. Ils sont discrets. Pour confirmer sa couverture elle s'inscrit à l'A.N.P.E., mais trouve très vite des métiers d'hôtesse dans les foires et expositions, par une société d'interim. Le métier lui convient. Elle vend bien. Elle est charmante, souriante, souple, parfaitement trilingue, toujours en accord avec le client futur. Très vite, elle se rend indispensable. Elle est remarquée par le directeur du Comité d'organisation des Foires de Paris. Il la recrute comme conseillère de formation des hôtesse. Elle se

loue, en marge du produit qu'elle vend, des outils et procédures qu'elle perfectionne. Elle collectionne les hommes d'affaires, les exposants. Elle passe sur les notes de frais réels des entreprises pour qui elle travaille. Elle est recherchée pour ses doubles talents. Son éthique lui interdit de coucher gratuitement même pour emporter une affaire ou trouver un stand. Pour quelques-uns elle est un passage obligé, une bonne adresse du bouche à oreilles, le but du voyage. Elle accepte toujours les cadeaux en espèces mais apprécie les œuvres d'art et les bijoux.

Ses revenus, complétés par des emprunts bancaires – non par nécessité, mais par couverture fiscale –, lui permettent de s'acheter une « résidence-à-fredaines principale », pour reprendre son expression et son jeu de mots, jeu de mots qu'elle croit subtil pour vanter la résidence principale de ses fredaines. L'appartement est parfaitement insonorisé et sonorisé, actuel, décoré et meublé avec chic et classe, dans une tour du Front de Seine, sans autre vis-à-vis que le fleuve et ses péniches. Ses invités, des étrangers et des provinciaux, apprécient le cadre et la vue. Elle garde l'appartement de la rue Planchat, comme refuge. Elle a convaincu mon père de le déclarer comme résidence secondaire, pour lui. Elle se fait d'autres relations, d'autres amis fidèles. Elle sort beaucoup, mais pas avec ceux avec qui elle couche ou qu'elle distrait avec honoraires. Elle a ouvert un compte numéroté en Suisse allemande.

En mai 1967, mes parents, ainsi, par la grâce de la Sogéfram, sont devenus les premiers habitants modernes de Marne-la-Vallée. Ils s'y promènent dans les terrains vagues, prévus en

jardins de rocailles, pour tuer les fins de dimanche. Ils sont propriétaires de la maison témoin. Ils sont partis, il y a maintenant un mois et j'habite seul rue de Bagnolet. L'appartement est au-dessus d'un traiteur. Ma chambre, l'ancienne chambre du couple, sent le poulet rôti, sauf le dimanche soir et le lundi. Pour aller lire, me sortir des odeurs de cuisine, libéré des horaires des repas qu'imposait mon père, je vais souvent au cimetière du Père Lachaise, par la rue de la Réunion. On y accède par un porche et un grand escalier partagé en deux, surveillé par une guérite de brique à armature de bois qui tient plus du croisillon que du colombage. Négligeant l'avenue Transversale numéro deux, je vais m'asseoir sur ma tombe de la Trente-sixième Division, sous l'avenue des Acacias. J'ouvre mon livre et je m'évade sous les caresses du vent et dans le chant des oiseaux. Les chats sont mes compagnons. Ils passent et me regardent, inquiets, peu motivés par mes lectures.

Le Père Lachaise est la planète des morts, des oiseaux et des chats. Les chats y sont gras avec le poil luisant. Je me suis demandé, si en plus des oiseaux, ils ne consommaient pas de débris humains. Depuis, Désiré m'a apporté la réponse. Je me rassurais en pensant aux bières hermétiquement closes. Les chats ne se nourrissent naturellement que de ce qu'ils chassent. Toutefois, il y a un changement récent dans les mœurs alimentaires de ces animaux familiers. Ils négligent les oiseaux et les souris, consommant en famille des conserves en boîte, nourriture conditionnée et morte.

Je prépare, dans ce cadre agréable et romantique, un mémoire sur la géographie physique de la Brie et son incidence sur le Ventre de Paris. Par plaisir, aussi, je lis et relis des romans. Je fais une grosse consommation d'œuvres contemporaines, allant dans mes périodes de crise jusqu'à deux volumes par jour. J'ai gardé la bonne habitude scolaire de faire, livre fermé, une note de lecture, à la fois commentaire, résumé et relevé de citations.

J'ai un bon fichier, que pourraient m'envier des étudiants en littérature. Chantal, ma copine, qui tente un certificat de philologie française, y a souvent recours.

Je suis avec André Breton et sa Nadja, quand un objet que je ne peux identifier heurte mon livre, le faisant, dans mon étonnement, tomber des mains. Je reprends ma lecture. Je lis dix lignes. Le jeu recommence. Je lève la tête. Les branches sont saines et neuves, les feuilles fraîches et tendres. Il n'y a pas de vent. Les fruits ne tombent pas au printemps. Je pense à un singe égaré qui me prendrait pour cible ou un corbeau qui, me confondant avec un renard, laisserait choir sa proie. J'en suis là de mes réflexions quand un projectile m'atteint l'oreille. J'ai une vive douleur. La moutarde me monte au nez. Je me lève et me précipite vers la source présumée de la mitraille. C'est une erreur tactique, mais la manœuvre réussit. Je tombe sur un gamin à la gueule arrogante, caché derrière le troisième caveau et que mon attaque a tellement surpris que voulant s'échapper, il glisse sur le bord humide d'une pierre et s'écroule, les bras en croix.

Je veux m'en saisir. Il gesticule, rue, se coule. Je ne peux m'approcher. Je le traite de chenapan, de connard, de morpion, de petit con. Il me rétorque dans un vocabulaire aussi élégant et finit par m'asséner toute sa puissance couchée en criant :

« Espèce de merde, t'es dans un cimetière. C'est pas fait pour y lire. Les tombes, c'est pas des fauteuils. Faut respecter les morts. Je te ferai virer par les gardiens. »

J'ai assez de culture sociologique pour savoir qu'un enfant qui en appelle à l'autorité administrative, n'est pas encore un pur voyou. Le recours à toute forme de police est un frein au banditisme. Je suppose, et me trompais peu, qu'il a des liens familiaux avec quelques gardes du cimetière. Soulagé, mais essoufflé, je m'assois sur la pierre d'une tombe voisine et attends, en riant, qu'il se relève. Je n'ai plus envie de l'attraper et

répugne à le laisser échapper. Il le sent. Je m'arrête de rire. Je prends mon regard docte et supérieur de futur enseignant. Il m'observe. J'ai envie de l'appivoiser.

Je suis habitué à un certain genre de fréquentations avec mes camarades de classe, puis de faculté. Nous avons un vocabulaire commun, des pensées similaires, des desseins semblables, même si certains sont aux jeunesses communistes et d'autres avec l'extrême droite. Je suis beaucoup moins peuple que ma sœur, et n'ai encore jamais parlé avec un gamin de Paris, même si j'en suis géographiquement un. Celui qui est en face de moi paraît être un vrai, et je crains ce que je vais dire et faire. Il ressemble aux dessins et peintures des poulbots de Montmartre, un garçon à l'œil rond, mal habillé et fumant une cigarette avec une négligence de drogué. Il lui manque la cigarette.

J'ai l'habitude de fumer. Je traîne des paquets de cigarettes et un briquet à gaz comme d'autres le font de leur montre, de leur portefeuille ou de leur slip. Je lui offre donc une cigarette avec un :

« Vieux, t'en veux une ? »

Il me regarde comme si j'étais un martien.

« Ça va pas, espèce de taré, d'une, je ne fume pas, de deux, je ne fumerai jamais dans un cimetière. »

Sa tête est devenue comique. Sa répartie est si puérile qu'elle me rend joyeux. Je suis soulagé. Je ne suis pas tombé sur un être étrange mais sur un enfant éduqué. Il fait Petit Prince. Je vais savoir lui parler. L'accent et les intonations m'avaient trompé. Les gens biens, pour moi, parlent comme mon père ou comme mes profs, un français monocorde. Dépité, je rempoche mon paquet de cigarette et mon briquet. Je me sens rougir.

« Je vous avais pris pour un poulbot. »

Je reviens au vouvoiement, ne sachant plus trop ni ce que je dis ni ce que je fais, alors que je tutoie avec facilité, surtout un gamin. Et le vouvoiement, au lieu de nous éloigner, nous

rapproche. Cela grandit manifestement l'enfant, nous met à égalité. Ce qui n'était pas une question, mais un constat, provoque une réponse.

« Je suis le fils du garde de la porte principale, sur le boulevard. »

Il dit cela en se relevant. Puis s'assoit. Après quelques hésitations, il dévoile sa main droite. Elle tient un revolver. Il le glisse dans une poche de son blouson.

J'estime qu'il a environ quinze ans. Un duvet orne sa lèvre et des boutons rouges, noirs, blancs déforment ce qui pourrait être un agréable petit nez – il n'a pas une sœur comme la mienne qui s'acharne sur son acné. Son regard bleu est intelligent et rieur, sa bouche grande, les dents bien rangées. Le visage est triangulaire. Il a quelque chose d'efféminé, peut-être ses grands cils, et d'enfantin. Il porte une chemise étroite, qui tend aux boutons, et un blouson en jean. Les cheveux tombent jusqu'aux épaules en mèches sauvages et souples.

« Je ne voulais pas vous toucher, mais vous avez bougé. Je tire avec une grande précision. Je n'ai pas dû vous faire beaucoup mal. Je vous ai tiré avec des cacahuètes. Pour tuer les oiseaux, je prends du gravier. J'achète les cacahuètes pour mon singe. Ce n'est qu'un pistolet à air comprimé. C'est un jouet. J'aime beaucoup les armes. C'est la première fois que je vous vois. Il n'y a pas beaucoup de gens qui viennent lire ici. C'est surtout des mémères. Elles changent les fleurs. Elles prient en se regardant les pieds. Elles déposent un pot de bruyère. Elles grattent un peu de terre ou balayent une pierre. Dans ce quartier, il n'y a jamais personne. Les tombes sont trop vieilles.

— Je viens souvent ici. »

Je ne veux en dire plus. J'ai tellement de plaisir à l'écouter. Mais j'aurais mieux fait de me taire, car il ne dit plus rien. Je tente de relancer.

« Je viens souvent. C'est mon jardin. Dans ma chambre, il y a